

Kyloušek, Petr

Prose

In: Kyloušek, Petr. *Renaissance et baroque : textes choisis*. 1. vyd. Brno: Masarykova univerzita, 2013, pp. 133-163

ISBN 978-80-210-6450-8; ISBN 978-80-210-6453-9 (online : Mobipocket)

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/128717>

Access Date: 08. 12. 2023

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

Krpič, Tomáš

Prose

In: Krpič, Tomáš. *Renaissance et baroque : textes choisis*. 1. vyd. Brno: Masarykova univerzita, 2013, pp. 133-163

ISBN 978-80-210-6450-8; ISBN 978-80-210-6453-9 (online : Mobipocket)

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/128717>

Access Date: 08. 12. 2023

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

Prose

La complexité de l'esthétique et de la pensée baroques est une des sources de leur richesse et variété. Comme en poésie, les tendances baroques et antibaroques se heurtent. Le roman précieux est parodié, l'idéalisation et l'élégance mondaine des salons trouvent leur opposé dans le langage cru des récits réalistes, le rationalisme n'exclut pas le mysticisme.

Les différents courants ou éléments antibaroques représentent à la fois un prolongement de la Renaissance et une anticipation de l'âge des lumières. Leur point commun est la négation du principe théologique de la vision et de la sensibilité baroques que ce soit sur le mode d'une pensée structurée, sur le mode comportemental d'un style de vie non-conformiste ou sur celui d'une écriture anti-religieuse, anti-précieuse, réaliste, ironique ou parodique. En même temps, tous ces éléments entrent souvent et, à divers degrés, en composition avec les différentes modalités du baroque, participent du fondement même de son esthétique.

Une des tendances importantes du 17^e siècle est le courant libertin qui a eu ses penseurs, ses poètes et ses prosateurs. Les termes de libertin et de libertinage doivent être pris non dans leur sens négatif de réprobation morale, mais comme l'expression d'une pensée affranchie de la réglementation imposée à la société aussi bien par le Concile de Trente du côté catholique que par les Églises protestantes. En philosophie, plusieurs penseurs prolongent l'esprit de la Renaissance, là notamment où ils sont liés à l'école de Padoue (Pomponazzi, Cardano, Vanini, Cremonini).

En prose, le baroque distingue deux types de textes: les romans, d'inspiration précieuse et de tradition courtoise et chevaleresque, et les histoires, de veine réaliste, bourgeoise, satirique ou comique. C'est dans ce contexte qu'il faut situer par exemple le titre provocateur de Paul Scarron – *Roman comique* (1651–1657), ressenti à l'époque comme un alliage de mots oxymorique. En fait, la prose narrative baroque évolue, justement, au sein de cet espace polarisé d'un côté par la présence de la prose précieuse, de l'autre côté par le pôle réaliste, parodique et comique. Vient s'y ajouter un troisième facteur – l'influence des tendances « rationalisantes », à l'exemple des règles dramatiques du théâtre classique et de l'épopée. Le ton est donné notamment par deux préfaces: celle de Jean Chapelain au poème mythologique de Giambattista Marino *L'Adone* (préface de 1623) où le critique français dit préférer « *la simplicité des fables tranquilles* », et celle de Georges de Scudéry au roman de sa soeur *Ibrahim ou l'Illustre Bassa* (1641), où l'exigence de l'unité d'action et la nécessité d'une construction rigoureuse à l'exemple des Anciens sont énoncées.

Art épistolaire

La lettre, moyen de communication et de sociabilité, se transforme en genre littéraire destiné à de multiples usages : témoignages, échanges d'idées ou d'opinions critiques, satires ou parodies, romans.

Vincent Voiture (1597–1648)

Lettre galante

La sociabilité qui s'est développée dans les salons précieux élève le genre épistolaire au niveau de la galanterie et de l'art où brille l'esprit, l'élégance et, parfois, l'humour. Le badinage précieux caractérise cette lettre de Voiture, adressée à Mme de Rambouillet.

Enfin je suis ici arrivé en vie : et j'ai honte de vous le dire. Car il me semble qu'un honnête homme ne devrait pas vivre après avoir été dix jours sans vous voir. Je m'étonnerais davantage de l'avoir pu faire si je ne savais qu'il y a déjà quelque temps qu'il ne m'arrive que des choses extraordinaires et auxquelles je ne me suis point attendu, et que, depuis que je vous ai vue, il ne se fait plus rien en moi que par miracle. En vérité, c'en est un effet étrange que j'aie pu résister jusqu'ici à tant de déplaisirs et qu'un homme percé de tant de coups puisse durer si longtemps ! Il n'y a point d'accablement, de tristesse ni de langueur pareille à celle où je me trouve. L'amour et la crainte, le regret et l'impatience m'agitent diversement à toutes heures et ce cœur que je vous avais donné entier est maintenant déchiré en mille pièces. Mais vous êtes dans chacune d'elles et je ne voudrais pas avoir donné la plus petite à tout ce que je vois ici. Cependant, au milieu de tant et de si mortels ennuis, je vous assure que je ne suis pas à plaindre. Car ce n'est que dans la basse région de mon esprit que les orages se forment. Et tandis que les nuages vont et viennent, la plus haute partie de mon âme demeure claire et sereine : et vous y êtes toujours belle, gaie et éclatante, telle que vous étiez dans les plus beaux jours où je vous ai vue, et avec ces rayons de lumière et de beauté que l'on voit quelquefois à l'entour de vous. Je vous avoue que toutes les fois que mon imagination se tourne de ce côté-là, je perds le sentiment de toutes mes peines. De sorte qu'il arrive souvent que lorsque mon cœur souffre des tourments extrêmes, mon âme goûte des félicités infinies, et au même temps que je pleure et que je m'afflige, que je me considère éloigné de votre présence et peut-être de votre pensée, je ne voudrais pas changer ma fortune avec ceux qui voient, qui sont aimés et qui jouissent. Je ne sais si vous pouvez concevoir ces contrariétés, vous, Madame, qui avez l'âme si tranquille. C'est tout ce que je puis faire que de les comprendre, moi qui les ressens : et je m'étonne souvent de me trouver si heureux et si malheureux tout ensemble.

Roman pastoral et héroïque

Les deux genres sont des manifestations de la préciosité. Ils s'insèrent dans la lignée de la tradition européenne du roman de chevalerie, du roman sentimental et de la pastorale dramatique: Jacopo Sannazaro (*Arcadia*, 1480–1484), Torquato Tasso (*Aminta*, 1573), Jorge de Montemayor (*La Diana*, 1559), Miguel de Cervantes Saavedra (*Galatea*, 1585), Giovanni Battista Guarini (*Il Pastor Fido*, 1590). Aventure amoureuse ou bien aventure amoureuse liée à une trame d'épreuves héroïques, telles sont les constantes thématiques des vastes cycles romanesques du baroque.

La mode du roman historique et héroïque tient au goût de l'aventure et à l'héroïsme baroque de la période de Louis XIII. Entre 1625 et 1640, une quarantaine de romans d'aventures paraissent, dont *Polexandre* (1619–1637, en éditions sans cesse remaniées) de Marin le Roy de Gomberville (1600–1670) devient l'exemple même du romanesque de l'époque: Polexandre, roi de Canaries, parcourt mers et terres à la recherche d'Alcidiane, reine de « l'Île inaccessible ». L'aventure est liée à l'exotisme. Vers 1640, le goût du public change de cap : le héros baroque abandonne l'exotisme pour s'impliquer dans une aventure dont l'enjeu est l'Histoire. Un des auteurs les plus représentatifs de cette tendance est Gautier de Costes la Calprenède (vers 1610–1663), auteur de romans historiques volumineux: *Cassandre* (1642–1645, en 10 volumes; l'action se déroule à l'époque d'Alexandre le Grand), *Cléopâtre* (1646–1657; douze volumes), *Faramond* (1661–1663; 12 volumes; évocation de la Gaule au 5^e siècle). Ce type de roman débordait d'aventures enchevêtrées, compliquées.

Honoré d'Urfé (1557–1625)

Descendant d'une vieille famille noble, apparentée au duc de Savoie, il est l'exemple même du parfait gentilhomme de son temps – instruit par les jésuites de Tournon, cultivé et imprégné de la culture de la Renaissance, mais aussi soldat de la catholicité, engagé dans les luttes religieuses de la période. Sa vie est marquée par une aventure sentimentale – amour secret pour sa belle-soeur, la femme de son frère aîné Anne d'Urfé. Ce n'est qu'en 1600 qu'il peut épouser cette Diane de Châteaumorand après que celle-ci a obtenu l'annulation du premier mariage. En 1603, après un exil passé en Italie, il rentre dans les grâces de Henri IV, et devient, plus tard, un des habitués du salon de Madame de Rambouillet. Il séjourne tantôt à Paris, tantôt en Savoie, en Forez, en Italie. Bien vu à la cour royale sous la régence de Marie de Médicis, il est élevé au titre de marquis. Voulant participer à la guerre franco-espagnole, il meurt de pneumonie au cours des combats devant Gênes, à la frontière italienne.

L'Astrée (1607–1627)

C'est une vaste somme romanesque de plus de 5000 pages, composée de cinq parties (I. – 1607, II. – 1610, III. – 1619, IV.- 1624, V. – 1627) chacune comportant douze livres. L'oeuvre, restée inachevée à la mort de l'auteur, fut terminée par son secrétaire Balthazar Baro et publiée en entier entre 1623 et 1633. Honoré d'Urfé a su créer un monde bucolique à la jonction de l'historique et du mythique en situant l'histoire dans le cadre « réel » du Forez du 5^e siècle et en lui donnant les caractéristiques du rêve de l'âge d'or, de la recherche du temps perdu. L'aventure amoureuse sentimentale est dramatisée, les sentiments sont soumis à une fine analyse psychologique. Le succès de l'oeuvre fut immense. La composition de ce vaste ensemble est très complexe – une quarantaine d'histoires peuplées de deux centaines de personnages. La technique narrative, toute neuve à l'époque, est celle des « tiroirs », insérés dans l'intrigue principale, celle des amours du pasteur Céladon et de la nymphe Astrée. Dans l'extrait suivant Céladon veut contempler, incognito, les charmes de l'aimée. Il profite d'une fête donnée en l'honneur de Vénus qui consistait à représenter le Jugement de Pâris : pour sauvegarder les bienséances, une jeune fille y tenait le rôle du berger troyen et faisait comparaître devant elle, les trois candidates au prix de la beauté. Céladon se travestit en fille pour tenir le rôle du juge, sous le nom d'Orithie ! Quelle érotique subtile, renforcée par l'art de la perspective narrative ! En effet, le récit d'Astrée, à la 1^{ère} personne, instaure une sorte de voyeurisme inversé où l'observée se raconte, avec un plaisir évident.

Enfin nous fusmes menées dans le temple, où le juge estant assis en son siège, les portes closes, et nous trois demeurées toute seules dedans avec luy, nous commençâmes, selon l'ordonnance, à nous deshabiller. Et parce qu'il falloit que chacune à part allast parler à luy, et faire offre tout ainsi que les trois déesses avoient fait autresfois à Paris, Stelle qui fut la plus dilligente à se deshabiller, s'alla la première presenter à luy qu'il contempla quelque temps, et apres avoir ouy ce qu'elle luy vouloit dire, il la fit retirer pour donner place à Malthée, qui m'avoit devancée, parce que me faschant fort de mon monstrer nue, j'allois retardant le plus que je pouvois de me despouiller. Celadon à qui le temps sembloit trop long, apres avoir fort peu entretenu Malthée, voyant que je n'y allois point, m'appella paresseuse. Enfin ne pouvant plus dilayer, j'y fus contrainte, mais, mon Dieu ! quand je m'en souviens, je meurs encor de honte : j'avois les cheveux espars, qui me couvroient presque toute, sur lesquels pour tout ornement je n'avois que la guirlande que le jour auparavant il m'avoit donnée.

Quand les autres furent retirées, et qu'il me vid en cest estant aupres de luy, je pris bien garde qu'il changea deux ou trois fois de couleur, mais je n'en eusse jamais soupçonné la cause ; de mon costé la honte m'avoit teint la joue d'une si vive couleur, qu'il m'a juré depuis ne m'avoir jamais veue si belle, et eust bien voulu qu'il luy eust esté permis de demeurer tout le jour en ceste contemplation. Mais craignant d'estre découvert, il fut contraint d'abreger son contentement, et

voyant que je ne luy disois rien, car la honte me tenoit la langue liée: Et quoy, Astrée, me dit-il, croyez-vous vostre cause tant avantageuse, que vous n'avez besoin comme les autres, de vous rendre vostre juge affectionné ? – Je ne doute point, Orithie, luy respondis-je, que je n'aye plus de besoin de seduire mon juge par mes paroles, que Stelle ny Malthée ; mais je sçay bien aussi que je leur cede autant en la persuasion qu'en la beauté. De sorte que n'eust esté la contrainte à quoy la coutume m'a obligée, je ne fusse jamais venue devant vous pour esperance de gagner le prix. Et si vous l'emportez, luy dis-je, d'autant plus d'obligation, que je croy le meriter moins. – Et quoy, me repliqua-t'il, vous ne me faites point d'autre offre ? – Il faut, luy dis-je, que la demande vienne de vous, car je ne vous en sçaurois faire, qui meritast d'estre receue. – Jurez moy, me dit le berger, que vous me donnerez ce que je vous demanderay, et mon jugement sera à vostre avantage.

Madeleine de Scudéry (1607–1701)

ou Sapho, d'après le surnom sous lequel elle figurait dans son salon littéraire, un des plus prestigieux. Avec son frère Georges de Scudéry (1601–1667), elle veut assigner au roman historico-héroïque le même rôle que celui que l'épopée avait eu dans l'antiquité. La romancière tente toutefois de donner au roman baroque une forme plus sobre, plus unie et serrée: elle simplifie l'intrigue de la trame romanesque « à tiroirs », elle soigne la psychologie des personnages.

Artamène ou le Grand Cyrus (1649–1653; en 10 volumes)

L'action est située en Perse, sous le règne de Cambyse. L'histoire principale narre les multiples péripéties de la conquête amoureuse de Cyrus-Artamène, épris de la princesse Mandane. Il se heurte à de nombreux obstacles: enlèvement de la bienaimée, intrigues de sa rivale Thomiris, etc. Pour arriver à ses fins, il doit entreprendre une série de conquêtes militaires. La trame historique sert de miroir à la société précieuse, à la fois comme jeu de société et projection dans une aventure historique. Les personnages sont à clef: les lecteurs de l'époque se plaisaient ainsi à identifier, sous l'apparence romanesque, les habitués des salons précieux, leurs contemporains – le Grand Condé (Cyrus), sa soeur la duchesse de Longueville (Mandane), Mme de Rambouillet (Cléomire), Julie d'Angennes (Philonide), Voiture (Callicrate), Mlle de Scudéry (Sapho). L'art du portrait, les analyses psychologiques, les débats entre les personnages lancent le roman français sur la voie « intellectuelle » qu'il ne quittera plus. Le premier extrait relate l'arrivée de Cyrus chez la reine des Massagètes Thomiris. La scénographie de la description trahit l'influence du théâtre baroque. Le second extrait est un des jeux-portraits de la société précieuse (Cléomire étant Mme de Rambouillet).

Enfin, Seigneur, nous marchâmes si bien que nous découvrîmes de fort loin les Tentes Royales, ou, pour mieux dire, la plus belle ville du monde : étant certain

qu'il ne peut jamais tomber un plus magnifique objet sous les yeux. Il y avait une étendue de plus de vingt-cinq stades en carré, entièrement pleine de tentes rangées avec ordre et par grandes rues ; et, pour rendre la chose encore plus superbe, il y avait symétrie en leur forme et en leur disposition. Le mélange même des couleurs y était judicieusement observé : et la pourpre, l'or, le blanc et le bleu, étaient mêlés avec une confusion où il ne laissait pas d'y avoir de la régularité. Toutes ces tentes avaient sur le haut de grosses pommes d'or ou de cuivre, avec des banderoles ondoyantes ; et en divers endroits de cette ville (s'il est permis de parler ainsi) l'on voyait des pavillons beaucoup plus élevés que les autres, qui paraissaient comme font dans nos villes, les palais et les magnifiques temples. Au milieu de tout cela, était le pavillon de Thomiris, fort remarquable et par sa beauté, et par sa grandeur prodigieuse, et par les enseignes royales, que l'on voyait arborées sur le haut de ce superbe pavillon (...) L'on nous fit passer, dans ces superbes tentes de Thomiris, par trois différentes chambres richement meublées auparavant que d'arriver au lieu où était la Reine ; mais, lorsque nous entrâmes en celui-là, j'avoue que je fus un peu surpris, et que j'eus peine à croire que je ne fusse pas plutôt à Babylone, à Thémiscire, à Amasie, ou à Sinope, que dans un camp de Massagètes : tant il est vrai que je vis de magnificence, et de marques de grandeur. Tout cet appartement était tendu de pourpre tyrienne, tout couvert de plaques d'or massif, où étaient représentées en bas-relief diverses actions de leurs rois ; l'on voyait pendre au haut du dôme de cette chambre, cent lampes d'or, enrichies de pierreries : la Reine était sur un trône élevé de trois marches, tout couvert de drap d'or, dont le dais était aussi, l'un et l'autre étant encore ornés de plusieurs plaques d'or massif. Il y avait au pied du trône une petite balustrade d'or, qui séparait la Reine de tout le reste du monde qui l'accompagnait ; toutes les Dames, richement vêtues, étaient assises des deux côtés de ce trône, sur des carreaux de pourpre avec de l'or : et tous les hommes étaient debout derrière elles. Thomiris avait ce jour-là une espèce de robe et de manteau à l'égyptienne, qui, semblant avoir quelque chose de négligé, ne laissaient pas d'être fort majestueux. L'un et l'autre étaient tissus d'or et de soie de diverses couleurs : car le deuil des veuves parmi les Massagètes ne passe jamais la première année. Sa coiffure était assez haute par derrière, d'où pendait un crêpe qui, après avoir été jusqu'à terre, se rattachait sur l'épaule et se mêlait confusément avec un grand panache de diverses couleurs qui lui flottait sur la tête. Ses cheveux qui sont blonds étaient à demi épars, et sa gorge pleine et blanche, à demi cachée d'une gaze plissée et transparente, qui donnait beaucoup d'agrément à son habit.

Cléomire est grande et bien faite ; tous les traits de son visage sont admirables ; la délicatesse de son teint ne se peut exprimer ; la majesté de toute sa personne est digne d'admiration et il sort je ne sais quel éclat de ses yeux qui imprime le respect dans l'âme de tous ceux qui la regardent. Sa physionomie est la plus belle et la plus noble que je vis jamais, et il paraît une tranquillité sur son visage qui fait voir clairement qu'elle est celle de son âme. On voit même en la voyant seulement que toutes ses passions sont soumises à raison et ne font point de guerre intestine dans son cœur ; en effet je ne pense pas que l'incarnat qu'on voit sur ses joues ait jamais passé ses limites et se soit épanché sur tout son visage, si ce n'a été par la chaleur de l'été ou par la pudeur, mais jamais par la colère ni par aucun dérèglement de l'âme ; ainsi Cléomire étant toujours également tranquille, est toujours également belle.

Au reste, l'esprit et l'âme de cette merveilleuse personne surpassent de beaucoup sa beauté ; le premier n'a pas de bornes dans son étendue et l'autre n'a point d'égale en générosité, en constance, en bonté, en justice et en pureté. L'esprit de Cléomire n'est pas un de ces esprits qui n'ont de lumière que celle que la nature leur donne, car elle l'a cultivé soigneusement, et je pense pouvoir dire qu'il n'est point de belles connaissances qu'elle n'ait acquises. Elle sait diverses langues et n'ignore presque rien de tout ce qui mérite d'être su, mais elle le sait sans faire semblant de le savoir et on dirait à l'entendre parler, tant elle est modeste, qu'elle ne parle de toutes choses admirablement comme elle fait, que par le simple sens commun et par le seul usage du monde. Cependant elle se connaît à tout ; les sciences les plus élevées ne passent point sa connaissance ; les arts les plus difficiles sont connus d'elle parfaitement ; elle s'est fait faire un palais de son dessin, qui est un des mieux entendus du monde, et elle a trouvé l'art de faire en une place de médiocre grandeur un palais d'une vaste étendue. L'ordre, la régularité et la propreté sont dans tous ses appartements et à tous ses meubles : tout est magnifique chez elle et même particulier ; les lampes y sont différentes des autres lieux ; ses cabinets sont pleins de mille raretés qui font voir le jugement de celle qui les a choisies ; l'air est toujours parfumé dans son palais ; diverses corbeilles magnifiques, pleines de fleurs, font un printemps continuel dans sa chambre, et le lieu où on la voit d'ordinaire est si agréable et si bien imaginé, qu'on croit être dans un enchantement, lorsqu'on y est auprès d'elle. Au reste personne n'a eu une connaissance si délicate qu'elle pour les beaux ouvrages de prose ni pour les vers ; elle en juge pourtant avec une modération merveilleuse, ne quittant jamais la bienséance de son sexe, quoiqu'elle en soit beaucoup au-dessus.

Roman parodique, satirique, réaliste, philosophique

Les manifestations des tendances antibaroques sont multiples. Ce qui les réunit, c'est une prise position contre l'idéalisation de la préciosité. Mais l'humour ou la parodie peuvent cacher, comme chez Cyrano de Bergerac, un libertinage philosophique.

Charles Sorel (vers 1600–1674)

Il excella comme prosateur et critique littéraire (*Bibliothèque française*, 1664). Il est l'auteur d'une parodie du roman pastoral *Le Berger extravagant* (1627) et du roman comique *La Vraye Histoire comique de Francion* (1623) en 12 livres, une sorte de roman picaresque où le personnage principal Francion, un gentilhomme pauvre, sert de relais pour un tableau critique de la société du temps de Louis XIII (éducation, école, tribunaux de justice, salons, etc.). On remarquera, dans le premier extrait, un écho des belles *Matineuses* de la tradition pétrarquiste, ainsi qu'une allusion au contexte culturel de l'époque : acteur Bellerose, pastorale dramatique *Il Pastor Fido* de Giovanni Battista Guarini. Le second texte met en scène trois libertins dont le dialogue anticipe l'union libre et les idées utopiques de Charles Fourier.

Le Berger extravagant (1627)

Paissez, paissez librement, chères brebis, mes fidèles compagnes : la Déesse que j'adore a entrepris de ramener dedans ces lieux la félicité des premiers siècles, et l'Amour même qui la respecte se met l'arc en main à l'entrée des bois et des cavernes pour tuer les loups qui voudraient vous assaillir. Tous ce qui est dans la Nature adore Charite. Le Soleil trouvant qu'elle nous donne plus de clarté que lui n'a plus que pour la voir qu'il y revient. Mais retourne-t'en, bel astre, si tu ne veux qu'elle te fasse éclipser pour apprêter à rire aux hommes. Ne recherche point ta honte et ton infortune, et te plongeant dedans le lit que te prépare Amphitrite, va dormir au bruit de ses ondes. »

Ce sont les paroles qui furent ouïes un matin, de ceux qui les purent entendre, sur la rive de Seine, en une prairie proche de Saint-Cloud. Celui qui les proférait chassait devant soi une demi-douzaine de brebis galeuses, qui n'étaient que le rebut des bouchers de Poissy. Mais si son troupeau était mal en point, son habit était si leste en récompense, que l'on voyait bien que c'était là un berger de réputation. Il avait un chapeau de paille dont le bord était retroussé, une roupille et un haut de chausse de tabis blanc, un bas de soie gris de perle, et des souliers blancs avec des nœuds de taffetas vert. Il portait en écharpe une panetière de peau de fouine et tenait une houlette aussi bien peinte que le bâton d'un maître de cérémonies, de sorte qu'avec tout cet équipement, il était fait à peu près comme Bel-

lerose, lorsqu'il va représenter Myrtil à la pastorale du Berger Fidèle. Ses cheveux étaient un peu plus blonds que roux, mais frisés naturellement en tant d'anneaux qu'ils montraient la sécheresse de sa tête ; et son visage avait quelques traits qui l'eussent fait paraître assez agréable, si son nez pointu et ses yeux gris, à demi-retournés et tout enfoncés, ne l'eussent rendu affreux, montrant à ceux qui s'entendaient à la physionomie que sa cervelle n'était pas des mieux faites.

Histoire comique de Francion (1623)

Raymond le tira [Francion] à part et lui demanda s'il n'était pas au suprême degré des contentements, en voyant auprès de lui sa bien aimée. « Afin que je ne vous cèle rien, répondit-il, j'ai plus de désirs qu'il n'y a de grains de sable en la mer : c'est pourquoi je crains grandement que je n'aie jamais de repos. J'aime bien Laurette, et serai bien aise de jouir d'une infinité d'autres, que je n'affectionne pas moins qu'elle. Toujours la belle Diane, la parfaite Flore, l'attrayante Bélize, la gentille Yanthe, l'incomparable Pasitée, et une infinité d'autres, se viennent représenter à mon imagination avec tous les appas qu'elles possèdent, et ceux encore que possible ne possèdent-elles pas, » — « Si l'on vous enfermait pourtant dans une chambre avec toutes ces dames-là, dit Raymond, ce serait par aventure tout ce que vous pourriez faire que d'en contenter une. » — « Je vous l'avoue, reprit Francion, mais je voudrais jouir aujourd'hui de l'une, et demain de l'autre. Que si elles ne se trouvaient satisfaites de mes efforts, elles chercheraient si bon leur semblait quelqu'un qui aidât à assouvir leurs appétits. »

Agathe étant derrière lui, écoutait ce discours et, en l'interrompant, lui dit : « Ah ! mon enfant, que vous êtes d'une bonne et louable humeur ! Je vois bien que si tout le monde vous ressemblait, l'on ne saurait ce que c'est que de mariage, et l'on n'en observerait jamais la loi ! » — « Vous dites vrai, répondit Francion. Aussi n'y a-t-il rien qui nous apporte tant de maux que ce fâcheux lien, et l'honneur, ce cruel tyran de nos désirs. Si nous prenons une belle femme, elle est caressée de chacun, sans que nous le puissions empêcher. Le vulgaire qui est infiniment soupçonneux et qui se jette sur les moindres apparences vous tiendra pour un cocu, encore qu'elle soit femme de bien, et vous fera mille injures : car, s'il voit quelqu'un parler à elle dans une rue, il croit qu'il prend bien une autre licence dedans une maison. Si pour éviter ce mal l'on épouse une femme laide, pensant éviter un gouffre, l'on tombe dans un autre plus dangereux ; l'on n'a jamais ni bien ni joie ; l'on est au désespoir d'avoir pour compagne une furie, au lit et à la table. Il vaudrait bien mieux que nous fussions tous libres : l'on se joindrait sans se joindre avec celle qui plairait le plus, et lorsque l'on en serait las, il serait permis

de la quitter. Si étant donnée à vous, elle ne laissait pas de prostituer son corps à quelqu'un d'autre, quand cela viendrait à votre connaissance, vous ne vous en offenseriez point, car les chimères de l'honneur ne seraient point dans votre cervelle. Il ne vous serait pas défendu d'aller de même caresser toutes les amies des autres. Vous me représenterez que l'on ne saurait pas à quels hommes appartiendraient les enfants qu'engendreraient les femmes : mais qu'importe cela ? Laurette qui ne sait qui est son père ni sa mère, ni qui ne se soucie point de s'en enquérir, peut-elle avoir quelque ennui pour cela, si ce n'est celui que lui pourrait causer une sottise curieuse ? Or cette curiosité-là n'aurait point de lieu, parce que l'on considérerait qu'elle serait vaine, et n'y a que les insensés qui souhaitent l'impossible. Ceci serait cause d'un très grand bien, car on serait contraint d'abolir toute prééminence et toute noblesse ; chacun serait égal, et les fruits de la terre serait communs. Les lois naturelles seraient alors révérees toutes seules. Il y a beaucoup d'autres choses à dire sur cette matière, mais je les réserve pour une autre fois ».

Après que Francion eut ainsi parlé, Raymond et Agathe approuvèrent ses raisons, et lui dirent qu'il fallait pour cette heure-là qu'il se contentât de jouir seulement de Laurette. Il répondit qu'il tâcherait de le faire.

Paul Scarron (1610–1660)

Il fut un bohème attaché à l'évêque du Mans. Atteint de rhumatismes, bossu et impotent, pensionné comme « malade de la reine », il n'en fréquente pas moins les salons littéraires. Il épouse, en 1652, la petite-fille d'Agrippa d'Aubigné, future Mme de Maintenon. Il excelle comme auteur de comédies – *Jodelet* (1645), *Jodelet souffrant* (1646), *Don Japhet d'Arménie* (1652), comme poète burlesque – *Le Virgile travesti* (1648–1652), et prosateur – *Nouvelles tragi-comiques* (1655–1657).

Roman comique (1651–1657)

Ce chef-d'oeuvre est une combinaison de la veine réaliste et comique (tribulations d'une troupe de comédiens) et de l'intrigue amoureuse et héroïque, typique du baroque. Dès l'incipit la parodie du style précieux est évidente.

Livre I, chapitre I

Le soleil avait achevé plus de la moitié de sa course et son char, ayant attrapé le penchant du monde, roulait plus vite qu'il ne voulait. Si ces chevaux eussent voulu profiter de la pente du chemin, ils eussent achevé ce qui restait du jour en moins d'un demi-quart d'heure ; mais, au lieu de tirer de toute leur force, ils ne s'amu-

saient qu'à faire des courbettes, respirant un air marin qui les faisait hennir et les avertissait que la mer était proche, où l'on dit que leur Maître se couche toutes les nuits. Pour parler plus humainement et plus intelligiblement, il était entre cinq et six quand une charrette entra dans les Halles du Mans. Cette charrette était attelée de quatre bœufs fort maigres, conduits par une jument poulinière dont le poulain allait et venait à l'entour de la charrette, comme un petit fou qu'il était. La charrette était pleine de coffres, de malles, et de gros paquets de toiles peintes, qui faisaient comme une pyramide, au haut de laquelle paraissait une Demoiselle habillée moitié ville, moitié campagne. Un jeune homme, aussi pauvre d'habits que riche de mine, marchait à côté de la charrette. Il avait un grand emplâtre sur le visage, qui lui couvrait un œil et la moitié de la joue, et portait un grand fusil sur son épaule, dont il avait assassiné plusieurs pies, geais et corneilles, qui lui faisaient comme une bandoulière, au bas de laquelle pendaient par les pieds une poule et un oison qui avaient bien la mine d'avoir été pris à la petite guerre. Au lieu de chapeau, il n'avait qu'un bonnet de nuit, entortillé de jarretières de différentes couleurs, et cet habillement de tête était une manière de turban qui n'était encore qu'ébauché, et auquel on n'avait pas encore donné la dernière main. Son pourpoint était une casaque de grisette ceinte avec une courroie, laquelle lui servait aussi à soutenir une épée qui était si longue qu'on ne s'en pouvait aider adroitement sans fourchette. Il portait des chausses troussées à bas d'attache, comme celles des Comédiens quand ils représentent un héros de l'antiquité, et il avait, au lieu de souliers, des brodequins à l'antique, que les boues avaient gâtés jusqu'à la cheville du pied. Un vieillard vêtu plus régulièrement, quoique très mal, marchait à côté de lui. Il portait sur ses épaules une basse de viole et, parce qu'il se courbait un peu en marchant, on l'eût pris de loin pour une grosse tortue qui marchait sur les jambes de derrière. Quelque critique murmurerait de la comparaison à cause du peu de proportion qu'il y a d'une tortue à un homme; mais j'entends parler des grandes tortues qui se trouvent dans les Indes, et de plus je m'en sers de ma seule autorité. Retournons à notre caravane. Elle passa devant le tripot de la Biche, à la porte duquel étaient assemblés quantité des plus gros Bourgeois de la Ville. La nouveauté de l'attirail, et le bruit de la canaille qui s'était assemblée à l'entour de la charrette, furent cause que tous ces honorables Bourgmestres jetèrent les yeux sur nos inconnus. Un lieutenant de Prévôt, entre autres, nommé La Rappinière, les vint accoster et leur demanda avec une autorité de Magistrat quelles gens ils étaient. Le jeune homme dont je viens de parler prit la parole, et sans mettre les mains au turban, parce que, de l'une il tenait son fusil et de l'autre, la garde de son épée, de peur qu'elle ne lui battît les jambes, lui dit qu'ils étaient Français de nais-

sance, Comédiens de profession ; que son nom de théâtre était Le Destin, celui de son vieux camarade La Rancune, et celui de la Demoiselle qui était juchée comme une poule au haut de leur bagage La Caverne.

Antoine Furetière (1619–1688)

Ecclésiastique de son statut, il fut avant tout un grammairien renommé, membre de l'Académie Française (1662–1685) d'où il fut expulsé pour ses idées et son attitude en faveur du maintien du vocabulaire technique et pratique, celui de la bourgeoisie montante à laquelle il appartenait. Sa prose *Le Roman bourgeois* est une polémique avec le genre même – par son titre, par sa thématique réaliste (amours „réalistes“ situés dans un milieu bourgeois, mariage de raison), par sa construction libre qui parodie les procédés conventionnels du genre. Voici une scène de séduction qui ridiculise la préciosité. Le dialogue se situe à la sortie de la messe, pendant laquelle Javotte a fait la collecte d'argent parmi les fidèles. Le montant de la quête (dans un double sens) est le point de départ de la conversation.

Le Roman bourgeois (1666)

Cette occasion lui fut fort favorable [à Nicodème], car Javotte ne sortait jamais sans sa mère qui la faisait vivre avec une si grande retenue qu'elle ne la laissait jamais parler à aucun homme, ni en public ni à la maison. Sans cela cet abord n'eût pas été fort difficile pour lui, car, comme Javotte était fille d'un procureur et Nicodème était avocat, ils étaient de ces conditions qui ont ensemble une grande affinité et sympathie, de sorte qu'elles souffrent une aussi prompte connaissance que celle d'une suivante avec un valet de chambre.

Dès que l'office fut dit et qu'il la put joindre, il lui dit, comme une très fine galanterie : « Mademoiselle, à ce que je puis juger, vous n'avez pu manquer de faire une heureuse quête, avec tant de mérite et tant de beauté. — Hélas, Monsieur, repartit Javotte avec une grande ingénuité, vous m'excuserez : je viens de la compter avec le père sacristain ; je n'ai fait que soixante et quatre livres cinq sous ; mademoiselle Henriette fit bien dernièrement quatre-vingt-dix livres ; il est vrai qu'elle quêtait tout le long des prières de quarante heures, et que c'était en un lieu où il y avait un Paradis le plus beau qui se puisse jamais voir. — Quand je parle du bonheur de votre quête, dit Nicodème, je ne parle pas seulement des charités que vous avez recueillies pour les pauvres ou pour l'église, j'entends aussi parler du profit que vous avez fait pour vous. — Ha ! Monsieur, reprit Javotte, je vous assure que je n'en ai point fait, et il n'y avait pas un denier davantage que ce que je vous ai dit ; et puis croyez-vous que je voulusse ferrer la mule, en cette occasion ? Ce serait un gros péché d'y penser. — Je n'entends pas, dit Nicodème, parler ni d'or ni d'argent, mais je veux dire seulement qu'il n'y a personne qui en vous don-

nant l'aumône ne vous ait en même temps donné son cœur. — Je ne sais, répartit Javotte, ce que vous voulez dire de cœurs ; je n'en ai trouvé pas un seul dans ma tasse. — J'entends, ajouta Nicodème, qu'il n'y a personne à qui vous vous soyez arrêtée qui, ayant vu tant de beauté, n'ait fait vœu de vous aimer et de vous servir, et qui ne vous ait donné son cœur. En mon particulier, il m'a été impossible de vous refuser le mien. » Javotte lui répartit naïvement : « Eh bien. Monsieur, si vous me l'avez donné, je vous ai en même temps répondu : Dieu vous le rende. — Quoi ! reprit Nicodème un peu en colère, agissant si sérieusement, faut-il se railler de moi, et faut-il ainsi traiter le plus passionné de tous vos amoureux ? » A ce mot, Javotte répondit en rougissant : « Monsieur, prenez garde comme vous parlez ; je suis honnête fille ; je n'ai point d'amoureux ; maman m'a bien défendu d'en avoir. — Je n'ai rien dit qui vous puisse choquer, répartit Nicodème, et la passion que j'ai pour vous est tout honnête et toute pure, n'ayant pour but qu'une recherche légitime. — C'est donc, Monsieur, répliqua Javotte, que vous me voulez épouser ? Il faut pour cela vous adresser à mon papa et à maman : car aussi bien je ne sais pas ce qu'ils me veulent donner en mariage. — Nous n'en sommes pas encore à ces conditions, reprit Nicodème ; il faut que je sois auparavant assuré de votre estime et que je sache si vous agréerez que j'aie l'honneur de vous servir. — Monsieur, dit Javotte, je me sers bien moi-même, et je sais faire tout ce qu'il me faut. »

Cette réponse bourgeoise déferra fort ce galant, qui voulait faire l'amour en style poli. Assurément il allait débiter la fleurette avec profusion, s'il eût trouvé une personne qui lui eût voulu tenir tête. Il fut bien surpris de ce que, dès les premières offres de service, on l'avait fait expliquer en faveur d'une recherche légitime. Mais il avait tort de s'en étonner, car c'est le défaut ordinaire des filles de cette condition, qui veulent qu'un homme soit amoureux d'elle sitôt qu'il leur a dit une petite douceur, et que, sitôt qu'il en est amoureux, il aille chez des notaires ou devant un curé, pour rendre les témoignages de sa passion plus assurés.

Hector Savinien Cyrano de Bergerac (1619–1655)

D'origine parisienne et bourgeoise, il s'enorgueillissait de la particule nobiliaire usurpée par ses ancêtres avocats. À 20 ans, à court d'argent, il s'engagea dans l'armée où il s'illustra par sa bravoure. Deux fois grièvement blessé, il dut quitter l'armée après les campagnes de 1639–1640. Il se relança dans les études et la vie mondaine. Il excella par ses duels aussi bien que par ses polémiques et ses talents littéraires. Son non-conformisme et le changement des camps durant la Fronde le privèrent de la protection des mécènes. Il a composé des vers burlesques, une tragédie jugée impie – *La Mort d'Agrippine*, la comédie *Le Pédant joué* d'où Molière a tiré deux scènes

pour ses *Fourberies de Scapin*. Disciple de Gassendi, il a écrit deux proses à intrigue fantaisiste qui par la charge des idées énoncées anticipent le roman philosophique de l'âge des lumières – *Histoire comique ou Voyage à la Lune* et *Histoire comique des États et Empires du Soleil*. Les deux proses furent publiées à titre posthume par son ami fidèle Le Bret, épurées. L'idée n'est pas entièrement originale. Cyrano avait pu trouver certains éléments dans les écrits utopiques de la Renaissance et du baroque (Thomas More, Tommaso Campanella) et, plus près, dans deux écrits anglais: *The New World* de John Wilkins et *A Man on the Moon* de Francis Godwin (1638; traduction française de 1648).

Voyage à la lune (1657)

La lune était en son plein, le ciel était découvert, et neuf heures du soir étaient sonnées lorsque, revenant de Clamart, près de Paris (où M. de Cuigny le fils, qui en est seigneur, nous avait régalez, plusieurs de mes amis et moi), les diverses pensées que nous donna cette boule de safran nous défrayèrent sur le chemin. De sorte que les yeux noyés dans ce grand astre, tantôt l'un le prenait pour une lucarne du ciel par où l'on entrevoyait la gloire des bienheureux; tantôt un autre, persuadé des fables anciennes, s'imaginait que possible Bacchus tenait taverne là-haut au ciel, et qu'il y avait pendu pour enseigne la pleine lune; tantôt un autre assurait que c'était la platine de Diane qui dresse les rabats d'Apollon; un autre, que ce pouvait bien être le soleil lui-même, qui s'étant au soir dépouillé de ses rayons, regardait par un trou ce qu'on faisait au monde quand il n'y était pas. « Et moi, leur dis-je, qui souhaite mêler mes enthousiasmes aux vôtres, je crois sans m'amuser aux imaginations pointues dont vous chatouillez le temps pour le faire marcher plus vite, que la lune est un monde comme celui-ci, à qui le nôtre sert de lune. » Quelques-uns de la compagnie me régalerent d'un grand éclat de rire. « Ainsi peut-être, leur dis-je, se moque-t-on maintenant dans la lune, de quelque autre, qui soutient que ce globe-ci est un monde. » Mais j'eus beau leur alléguer que Pythagore, Epicure, Démocrite et, de nôtre âge, Copernic et Kepler, avaient été de cette opinion, je ne les obligeai qu'à rire de plus belle. Cette pensée cependant, dont la hardiesse biaisait à mon humeur, affirmée par la contradiction, se plongea si profondément chez moi, que, pendant tout le reste du chemin, je demeurai gros de mille définitions de lune, dont je ne pouvais accoucher; de sorte qu'à force d'appuyer cette croyance burlesque par des raisonnements presque sérieux, il s'en fallait peu que je n'y déférasse déjà, quand le miracle ou l'accident, la Providence, la fortune, ou peut-être ce qu'on nommera vision, fiction, chimère, ou folie si on veut, me fournit l'occasion qui m'engagea à ce discours. Étant arrivé chez moi, je montai dans mon cabinet, où je trouvai sur la table un livre ouvert que je n'y avais point mis. C'était celui de Cardan; et

quoique je n'eusse pas dessin d'y lire, je tombai de la vue, comme par force, justement sur une histoire de ce philosophe, qui dit qu'étudiant un soir à la chandelle, il aperçut entrer, au travers des portes fermées, deux grands vieillards, lesquels après beaucoup d'interrogations qu'il leur fit, répondirent qu'ils étaient habitants de la lune, et, en même temps, disparurent.

Je demeurai si surpris, tant de voir un livre qui s'était apporté là tout seul, que du temps et de la feuille où il s'était rencontré ouvert, que je pris toute cette enchaînage d'incidents pour une inspiration de faire connaître aux hommes que la lune est un monde.

« Quoi ! disais-je en moi-même, après avoir tout aujourd'hui parlé d'une chose, un livre qui peut-être est le seul au monde où cette matière se traite si particulièrement, voler de ma bibliothèque sur ma table, devenir capable de raison, pour s'ouvrir justement à l'endroit d'une aventure si merveilleuse; entraîner mes yeux dessus, comme par force, et fournir ensuite à ma fantaisie les réflexions, et à ma volonté les desseins que je fais!... Sans doute, continuai-je, les deux vieillards qui apparurent à ce grand homme, sont ceux-là mêmes qui ont dérangé mon livre, et qui l'ont ouvert sur cette page, pour s'épargner la peine de me faire la harangue qu'ils ont faite à Cardan.

- Mais, ajoutais-je, je ne saurais m'éclaircir de ce doute, si je ne monte jusquelà?

- Et pourquoi non? me répondais-je aussitôt. Prométhée fut bien autrefois au ciel dérober du feu. Suis-je moins hardi que lui? Et ai-je lieu de n'en pas espérer un succès aussi favorable? »

A ces boutades, qu'on nommera peut-être des accès de fièvre chaude, succéda l'espérance de faire réussir un si beau voyage: de sorte que je m'enfermai, pour en venir à bout, dans une maison de campagne assez écartée, où après avoir flatté mes rêveries de quelques moyens proportionnés à mon sujet, voici comme je me donnai au ciel. J'avais attaché autour de moi quantité de fioles pleines de rosée, sur lesquelles le soleil dardait ses rayons si violemment, que la chaleur qui les attirait, comme elle fait les plus grosses nuées, m'éleva si haut, qu'enfin je me trouvai au-dessus de la moyenne région. Mais comme cette attraction me faisait monter avec trop de rapidité, et qu'au lieu de m'approcher de la lune, comme je prétendais, elle me paraissait plus éloignée qu'à mon partement, je cassai plusieurs de mes fioles, jusqu'à ce que je sentis que ma pesanteur surmontait l'attraction, et que je redescendais vers la terre.

Mon opinion ne fut point fausse, car j'y tombai quelque temps après, et à compter de l'heure que j'en étais parti, il devait être minuit. Cependant, je reconnus que le soleil était alors au plus haut de l'horizon, et qu'il était là midi. Je vous

laisse à penser combien je fus étonné: certes je le fus de si bonne sorte, que ne sachant à quoi attribuer ce miracle, j'eus l'insolence de m'imaginer qu'en faveur de ma hardiesse, Dieu avait encore une fois recloué le soleil aux cieux, afin d'éclairer une si généreuse entreprise.

Ce qui accrut mon étonnement, ce fut de ne point connaître le pays où j'étais, vu qu'il me semblait qu'étant monté droit, je devais être descendu au même lieu d'où j'étais parti. Équipé pourtant comme j'étais, je m'acheminai vers une espèce de chaumière, où j'aperçus de la fumée; et j'en étais à peine à une portée de pistolet, que je me vis entouré d'un grand nombre d'hommes tout nus.

Ils parurent fort surpris de ma rencontre; car j'étais le premier, à ce que je pense, qu'ils eussent jamais vu habillé de bouteilles. Et pour renverser encore toutes les interprétations qu'ils auraient pu donner à cet équipage, ils voyaient qu'en marchant je ne touchais presque point à la terre: aussi ne savaient-ils pas qu'au moindre branle que je donnais à mon corps, l'ardeur des rayons de midi me soulevait avec ma rosée, et que sans que mes fioles n'étaient plus en assez grand nombre, j'eusse été possible à leur vue enlevé dans les airs.

Je les voulus aborder; mais comme si la frayeur les eût changés en oiseaux, un moment les vit perdre dans la forêt prochaine. J'en attrapai un toutefois, dont les jambes sans doute avaient trahi le coeur. Je lui demandai avec bien de la peine (car j'étais tout essoufflé) combien l'on comptait de là à Paris, et depuis quand en France le monde allait tout nu, et pourquoi ils me fuyaient avec tant d'épouvante.

Cet homme à qui je parlais était un vieillard olivâtre, qui d'abord se jeta à mes genoux; et joignant les mains en haut derrière la tête, ouvrit la bouche et ferma les yeux. Il marmotta longtemps entre ses dents, mais je ne discernai point qu'il articulât rien; de façon que je pris son langage pour le gazouillement enroué d'un muet.

A quelque temps de là, je vis arriver une compagnie de soldats, tambour battant, et j'en remarquai deux se séparer du gros pour me reconnaître. Quand ils furent assez proches pour être entendus, je leur demandai où j'étais.

- Vous êtes en France, me répondirent-ils; mais quel diable vous a mis en cet état? Et d'où vient que nous ne vous connaissons point? Est-ce que les vaisseaux sont arrivés? En allez-vous donner avis à M. le Gouverneur? Et pourquoi avez-vous divisé votre eau-de-vie en tant de bouteilles?

A tout cela je leur répartis que le diable ne m'avait point mis en cet état; qu'ils ne me connaissaient pas, à cause qu'ils ne pouvaient pas connaître tous les hommes; que je ne savais point que la Seine portât des navires à Paris; que je n'avais point

d'avis à donner à M. le Maréchal de l'Hôpital; et que je n'étais point chargé d'eau de vie.

- Ho, ho, me dirent-ils, me prenant le bras, vous faites le gaillard ? M. le Gouverneur vous connaîtra bien, lui!

Ils me menèrent vers leur gros, où j'appris que j'étais véritablement en France, mais en la Nouvelle, de sorte qu'à quelque temps de là je fus présenté au Vice-Roi, qui me demanda mon pays, mon nom et ma qualité; et après que je l'eus satisfait lui contant l'agréable succès de mon voyage, soit qu'il le crut, soit qu'il feignit de le croire, il eut la bonté de me faire donner une chambre dans son appartement. Mon bonheur fut grand de rencontrer un homme capable de hautes opinions, et qui ne s'étonna point quand je lui dis qu'il fallait que la terre eût tourné pendant mon élévation; puisque ayant commencé de monter à deux lieues de Paris, j'étais tombé par une ligne quasi-perpendiculaire en Canada.

Nous eûmes, le lendemain et les jours suivants, des entretiens de pareille nature. Mais comme quelque temps après l'embaras des affaires accrocha notre philosophie, je retombai de plus belle au dessein de monter à la lune.

Je m'en allais dès qu'elle était levée, rêvant parmi les bois, à la conduite et au succès de mon entreprise, et enfin, une veille de Saint-Jean, qu'on tenait conseil dans le fort pour déterminer si l'on donnerait secours aux sauvages du pays contre les Iroquois, je m'en allai tout seul derrière notre habitation au coupeau d'une petite montagne, où voici ce que j'exécutai:

J'avais fait une machine que je m'imaginai capable de m'élever autant que je voudrais en sorte que rien de tout ce que j'y croyais nécessaire n'y manquant, je m'assis dedans et me précipitai en l'air du haut d'une roche. Mais parce que je n'avais pas bien pris mes mesures, je culbutai rudement dans la vallée.

Tout froissé néanmoins que j'étais, je m'en retournai dans ma chambre sans perdre courage, et je pris de la moelle de boeuf, dont je m'oignis tout le corps, car j'étais meurtri depuis la tête jusqu'aux pieds et après m'être fortifié le coeur d'une bouteille d'essence cordiale, je m'en retournai chercher ma machine. Mais je ne la trouvai point, car certains soldats, qu'on avait envoyés dans la forêt couper du bois pour faire le feu de la Saint-Jean, l'ayant rencontrée par hasard, l'avaient apportée au fort, où après plusieurs explications de ce que ce pouvait être, quand on eut découvert l'invention du ressort, quelques-uns dirent qu'il fallait attacher quantités de fusées volantes, pour ce que, leur rapidité les ayant enlevées bien haut, et le ressort agitant ses grandes ailes, il n'y aurait personne qui ne prît cette machine pour dragon de feu.

Je la cherchai longtemps cependant, mais enfin je la trouvai au milieu de la place de Québec, comme on y mettait le feu. La douleur de rencontrer l'oeuvre

de mes mains en un si grand péril me transporta tellement, que je courus saisir le bras du soldat qui y allumait le feu. Je lui arrachai sa mèche, et me jetai tout furieux dans ma machine pour briser l'artifice dont elle était environnée; mais j'arrivai trop tard, car à peine y eus-je les deux pieds que me voilà enlevé dans la nue.

L'horreur dont je fus consterné ne renversa point tellement les facultés de mon âme, que je ne me sois souvenu depuis de tout ce qui m'arriva en cet instant. Car dès que la flamme eut dévoré un rang de fusées, qu'on avait disposées six à six, par le moyen d'une amorce qui bordait chaque demi-douzaine, un autre étage s'embrasait, puis un autre; en sorte que le salpêtre prenant feu, éloignait le péril en le croissant. La matière toutefois étant usée fit que l'artifice manqua; et lorsque je ne songeais plus qu'à laisser ma tête sur celle de quelques montagnes, je sentis (sans que je remuasse aucunement) mon élévation continuer, et ma machine prenant congé de moi, je la vis retomber vers la terre.

Cette aventure extraordinaire me gonfla le coeur d'une joie si peu commune, que ravi de me voir délivré d'un danger assuré, j'eus l'imprudence de philosopher là-dessus. Comme donc je cherchais des yeux et de la pensée ce qui en pouvait être la cause, j'aperçus ma chair boursouflée, et grasse encore de la moelle dont je m'étais enduit pour les meurtrissures de mon trébuchement; je connus qu'étant alors en décours, et la lune pendant ce quartier ayant accoutumé de sucer la moelle des animaux, elle buvait celle dont je m'étais enduit avec d'autant plus de force que son globe était plus proche de moi, et que l'interposition des nuées n'en affaiblissait point la vigueur.

Quand j'eus percé, selon le calcul que j'ai fait depuis, beaucoup plus des trois quarts du chemin qui sépare la terre d'avec la lune, je me vis tout d'un coup choir les pieds en haut, sans avoir culbuté en aucune façon. Encore ne m'en fussé-je pas aperçu, si je n'eusse senti ma tête chargée du poids de mon corps. Je connus bien à la vérité que je ne retombais pas vers notre monde; car encore que je me trouvasse entre deux lunes, et que je remarquasse fort bien que je m'éloignais de l'une à mesure que je m'approchais de l'autre, j'étais assuré que la plus grande était notre globe; pour ce qu'au bout d'un jour ou deux de voyage, les réfractions éloignées du soleil venant à confondre la diversité des corps et des climats, il ne m'avait plus paru que comme une grande plaque d'or; cela me fit imaginer que je baissais vers la lune, et je me confirmai dans cette opinion, quand je vins à me souvenir que je n'avais commencé de choir qu'après les trois quarts du chemin. « Car, disais-je en moi-même, cette masse étant moindre que la nôtre, il faut que la sphère de son activité ait aussi moins d'étendue, et que par conséquent, j'aie senti plus tard la force de son centre. »

Enfin, après avoir été fort longtemps à tomber, à ce que je préjugeai (car la violence du précipice m'empêchait de le remarquer), le plus loin dont je me souviens c'est que je me trouvai sous un arbre embarrassé avec trois ou quatre branches assez grosses que j'avais éclatées par ma chute, et le visage mouillé d'une pomme qui s'était écachée contre.

Par bonheur, ce lieu-là était comme vous le saurez bientôt, Le Paradis terrestre, et l'arbre sur lequel je tombai se trouva justement l'Arbre de vie. Ainsi vous pouvez bien juger que sans ce hasard, je serais mille fois mort. J'ai souvent fait depuis réflexion sur ce que le vulgaire assure qu'en se précipitant d'un lieu fort haut, on est étouffé auparavant de toucher la terre; et j'ai conclu de mon aventure qu'il en avait menti; ou bien qu'il fallait que le jus énergique de ce fruit, qui m'avait coulé dans la bouche, eût rappelé mon âme qui n'était pas loin de mon cadavre, encore tout tiède, et encore disposé aux fonctions de la vie.

Les États et Empires du Soleil (1662)

À son second voyage, le narrateur se retrouve sur une planète habitée par les oiseaux. Il est conduit devant le tribunal qui veut le condamner à mort pour la simple raison qu'il est homme. Le procureur lance ses accusations.

« Le nœud de l'affaire consiste à savoir si cet animal est homme ; et puis, en cas que nous avérions qu'il le soit, si pour cela il mérite la mort. Pour moi, je ne fais point de difficulté qu'il ne le soit ; premièrement, par un sentiment d'horreur dont nous nous sommes tous sentis saisis à sa vue sans en pouvoir dire la cause ; – secondement, en ce qu'il rit comme un fou ; – troisièmement, en ce qu'il pleure comme un sot ; – quatrièmement, en ce qu'il se mouche comme un vilain ; – cinquièmement, en ce qu'il est plumé comme un galeux ; – sixièmement, en ce qu'il porte la queue devant ; – septièmement, en ce qu'il a toujours une quantité de petits grès carrés dans la bouche qu'il n'a pas l'esprit de cracher ni d'avalier ; – huitièmement, et pour conclusion, en ce qu'il lève en haut tous les matins ses yeux, son nez et son large bec, colle ses mains ouvertes la pointe au ciel plat contre plat, et n'en fait qu'une attachée, comme s'il s'ennuyait d'en avoir deux livres ; se casse les jambes par la moitié, en sorte qu'il tombe sur ses gigots ; puis avec des paroles magiques qu'il bourdonne, j'ai pris garde que ses jambes rompues se rattachent, et qu'il se relève aussi gai qu'auparavant. Or, vous savez, Messieurs, que de tous les animaux il n'y a que l'homme seul dont l'âme est assez noire pour s'adonner à la magie, et par conséquent celui-ci est homme. Il faut maintenant examiner si pour être homme, il mérite la mort. (...)

Encore est-ce un droit imaginaire que cet empire dont ils se flattent [les hommes]; ils sont au contraire si enclins à la servitude que, de peur de manquer à servir, ils se vendent les uns aux autres leur liberté. C'est ainsi que les jeunes sont esclaves des vieux, les pauvres des riches, les paysans des gentilshommes, les princes des monarques, et les monarques mêmes des lois qu'ils ont établies. Mais avec tout cela ces pauvres serfs ont si peur de manquer de maîtres que, comme s'ils appréhendaient que la liberté ne leur vînt de quelque endroit non attendu, ils se forgent des dieux de toutes parts, dans l'eau, dans l'air, dans le feu, sur la terre ; ils en feront plutôt de bois, qu'ils n'en aient, et je crois même qu'ils se chatouillent de fausses espérances de l'immortalité, moins par l'horreur dont le non-être les effraie, que par la crainte qu'ils ont de d'avoir pas qui leur commande après la mort. Voilà le bel effet de cette fantastique monarchie et de cet empire si naturel de l'homme sur les animaux et sur nous-mêmes, car son insolence a été jusque-là. Cependant, en conséquence de cette principauté ridicule, il s'attribue tout joliment sur nous le droit de vie et de mort ; il nous dresse des embuscades, il nous enchaîne, il nous jette en prison, il nous égorge, il nous mange, et, de la puissance de tuer ceux qui sont demeurés libres, il fait un prix à la noblesse. (...)

Hé bien, ne voilà pas un orgueil tout à fait insupportable ? Celui qui l'a conçu pouvait-il mériter un moindre châtiment que de naître homme ? Ce n'est pas toutefois sur quoi je vous presse de condamner celui-ci. La pauvre bête n'ayant pas comme nous l'usage de la raison, j'excuse ses erreurs quant à celles que produit son défaut d'entendement ; mais pour celles qui ne sont filles que de la volonté. J'en demande justice : par exemple, de ce qu'il nous tue, sans être attaqué par nous; de ce qu'il nous mange, pouvant repaître sa faim de nourriture plus convenable, et ce que j'estime beaucoup plus lâche, de ce qu'il débauche le bon naturel de quelques-uns des nôtres comme des laniers, des faucons et des vautours, pour les instruire au massacre des leurs, à faire gorge chaude de leur semblable, ou nous livrer entre ses mains. Cette seule considération est si pressante que je demande à la Cour qu'il soit exterminé de la mort triste. »

François de Rosset (1571–1619)

Lettré, parlant plusieurs langues, traducteur de Cervantès, de Boiardo et d'Aretino, il a frappé le public par ses *Histoires tragiques de notre temps*, un recueil de faits divers, assassinats, empoisonnements. L'exemple suivant raconte la passion d'une mère dénaturée, Gabrine, qui veut retenir son jeune amant Tanacre en lui livrant sa fille, puis la fortune de son fils Falante qu'elle assassine.

Histoires tragiques de notre temps (1614)

Falante même s'était mis au lit, pensant y reposer, tandis que, le poison commençant à opérer, de violentes tranchées le saisissent. Il se plaint et Tanacre, qui venait d'assouvir sa brutale passion et qui s'était mis dans sa couche accoutumée, en une même chambre, lui demande s'il se trouvait mal, feignant d'en ignorer la cause. Falante lui dit qu'il avait peur d'avoir mangé quelque mauvaise viande ; c'est pourquoi il désirait fort qu'on allât promptement quérir un médecin. Sa cruelle mère, qui ne s'était point couchée, attendant le succès du premier acte de cette tragédie, avait cependant toujours l'oreille tendue du côté de sa malheureuse géniture. Oyant comme son fils se plaignait, à l'instance qu'il faisait de consulter un médecin, elle craignait ou d'être soupçonnée ou découverte, ou bien qu'il ne prît quelque contre-poison, et que par ce moyen tout son dessein ne s'en allât en fumée. Ces considérations la firent donc résoudre à une autre résolution, dont l'effet est capable de faire dresser les cheveux à ceux qui liront cette histoire. Elle s'en va tout bellement au lit de Tanacre, et lui dit que s'il ne coupait promptement la gorge à son fils ils étaient sans doute perdus. Qu'il avisât donc, sans différer nullement, à sa conservation ; et que, pour le reste, il lui en laissât toute la charge. Tanacre, déjà possédé de l'adversaire des hommes et appréhendant l'horreur du supplice qu'il avait déjà mérité, se lève, prend un poignard, et, s'approchant de celui qui l'avait obligé par toutes sortes de courtoisies, enfonce sa main exécrationnelle dans le sein de Falante. Le pauvre gentilhomme jeta un haut cri, recevant ce coup mortel, tandis que l'horreur du crime, accompagné d'une extrême ingratitude, se représentant aux yeux de Tanacre, le poignard lui tomba des mains. Son visage était tout passé, sa main tremblante, et son cœur à peine pouvait se contenir dans son estomac, tant il était pantelant. L'exécrationnelle et dénaturée mère sentant que son fils n'était pas encore mort, et qu'il se démenait dans le lit, s'approche et, levant le poignard qui était à terre, dit à Tanacre ces paroles : « Que tu es d'un lâche et d'un faible courage. La nature nous a fait un grand tort à tous deux. Je devais être un homme, et toi une femme. » Ce disant, elle se rue sur son pauvre fils demi-mort, et lui donne cent coups de poignard. Non contente de cela, elle le jette à terre et puis, au grand étonnement de Tanacre, qui s'était renversé sur son lit, n'ayant pas le pouvoir de regarder une telle cruauté, elle prend une hache, et coupe les bras et les jambes de ce misérable corps, dont elle défigure encore tout le visage avec la pointe du poignard (...)

Sitôt que cette exécrationnelle furie eut exercé sa rage sur ce corps, elle alluma du feu, fit bouillir de l'eau dans un chaudron, et puis en lava les membres séparés du malheureux et infortuné Falante, afin d'arrêter le sang qui distillait encore des veines coupées. Après, elle jeta de l'eau chaude par tous les endroits du pavé, où quelques

marques en pouvaient paraître ; et puis, ayant pris un sac, elle y mit toutes les pièces de ce corps à la vue toujours de Tanacre, qui était si épouvanté de cette étrange procédure, qu'il était étendu sur le lit, avec aussi peu de sentiment presque que les membres de celui qui venait de perdre la vie. Ce cruel sacrifice ayant été parachevé, la maudite mère vient et baise Tanacre, qui était devenu aussi froid et aussi blanc que de la neige. Et elle tâche de le ranimer.

Ouvrages philosophiques, polémiques

Le baroque exige l'engagement. La question du salut de l'âme semble primordiale. Même le projet rationaliste de Descartes aurait été conçu, semble-t-il, comme une sorte de pénitence. Chez Blaise Pascal, en particulier, la rationalité et l'esprit critique se mettent au service d'une foi ardente : sa conviction janséniste le place au centre des polémiques théologiques, face aux jésuites et aux dominicains.

René Descartes (1596–1650)

Après les études classiques au collège des jésuites et une licence de droit à Poitiers (1616), il s'engage dans l'aventure militaire comme officier dans l'armée protestante de Maurice de Nassau en Hollande, puis dans l'armée catholique du duc Bavière (1616–1619). Il voyage: Allemagne, Hollande, Suisse, Italie (1620–1625). De retour à Paris, il se mêle à la vie mondaine des salons, lit des romans, se bat en duel. Il rencontre le cardinal de Bérulle qui lui impose comme un devoir de conscience la nécessité de « réformer la philosophie » (1628). Il se retire en Hollande (1629–1649) pour y travailler en toute liberté. à côté des travaux de physique, trois traités de philosophie lui assurent la célébrité – *Discours de la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences* (1637), *Meditationes de prima philosophia* (*Méditations sur la philosophie première*; 1641–42) et *Principia philosophiae* (*Les Principes de la Philosophie*; 1644). La notoriété de Descartes se traduit, entre autre, par une correspondance abondante. Parmi ses correspondants il faut citer le Père Mersenne, à Paris, ou bien la princesse palatine Élisabeth (fille du roi de Bohême détrôné). La correspondance avec cette dernière aboutit au *Traité des Passions de l'âme* (1649). Il meurt à Stockholm où il s'est rendu sur l'invitation de la reine Christine de Suède.

Discours de la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences (1637)

La critique de la philosophie d'Aristote ainsi que la nouvelle méthodologie noétique bouleversent le principe de l'autorité en ouvrant la voie aux méthodologies des sciences et à la philosophie modernes.

Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée; car chacun pense en être si bien pourvu que ceux même qui sont les plus difficiles à contenter en toute autre chose n'ont point coutume d'en désirer plus qu'ils en ont. En quoi il n'est pas vraisemblable que tous se trompent; mais plutôt cela témoigne que la puissance de bien juger et distinguer le vrai d'avec le faux, qui est proprement ce qu'on nomme le bon sens ou la raison, est naturellement égale en tous les hommes; et ainsi que la diversité de nos opinions ne vient pas de ce que les uns sont plus raisonnables que les autres, mais seulement de ce que nous conduisons nos pensées par diverses voies, et ne considérons pas les mêmes choses. Car ce n'est pas assez d'avoir l'esprit bon, mais le principal est de l'appliquer bien. Les plus grandes âmes sont capables des plus grands vices aussi bien que des plus grandes vertus; et ceux qui ne marchent que fort lentement peuvent avancer beaucoup davantage, s'ils suivent toujours le droit chemin, que ne font ceux qui courent et qui s'en éloignent.

Pour moi, je n'ai jamais présumé que mon esprit fût en rien plus parfait que ceux du commun; même j'ai souvent souhaité d'avoir la pensée aussi prompte, ou l'imagination aussi nette et distincte, ou la mémoire aussi ample ou aussi présente, que quelques autres. Et je ne sache point de qualités que celles-ci qui servent à la perfection de l'esprit; car pour la raison, ou le sens, d'autant qu'elle est la seule chose qui nous rend hommes et nous distingue des bêtes, je veux croire qu'elle est tout entière en un chacun; et suivre en ceci l'opinion commune des philosophes, qui disent qu'il n'y a du plus et du moins qu'entre les accidents, et non point entre les formes ou natures des individus d'une même espèce.

Les quatre règles de la méthode

Comme la multitude des lois fournit souvent des excuses aux vices, en sorte qu'un Etat est bien mieux réglé lorsque, n'en ayant que fort peu, elles y sont fort étroitement observées, ainsi, au lieu de ce grand nombre de préceptes dont la logique est composée, je crus que j'aurais assez des quatre suivants, pourvu que je prisse une ferme et constante résolution de ne manquer pas une seule fois à les observer.

Le premier était de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie que je ne la connusse évidemment être telle ; c'est-à-dire d'éviter soigneusement la précipitation et la prévention, et de ne comprendre rien de plus en mes jugements que ce qui se présenterait si clairement et si distinctement à mon esprit que je n'eusse aucune occasion de le mettre en doute.

Le second, de diviser chacune des difficultés que j'examinerais en autant de parcelles qu'il se pourrait et qu'il serait requis pour les mieux résoudre.

Le troisième, de conduire par ordre mes pensées, en commençant par les objets les plus simples et les plus aisés à connaître, pour monter peu à peu comme par degrés jusques à la connaissance des plus composés, et supposant même de l'ordre entre ceux qui ne se précèdent point naturellement les uns les autres.

Et le dernier, de faire partout des dénombrements si entiers et des revues si générales, que je fusse assuré de ne rien omettre.

Ces longues chaînes de raisons, toutes simples et faciles, dont les géomètres ont coutume de se servir pour parvenir à leurs plus difficiles démonstrations, m'avaient donné occasion de m'imaginer que toutes les choses qui peuvent tomber sous la connaissance des hommes s'entresuivent en même façon, et que, pourvu seulement qu'on garde toujours l'ordre qu'il faut pour les déduire les unes des autres, il n'y en peut avoir de si éloignées auxquelles enfin on ne parvienne, ni de si cachées qu'on ne découvre.

Blaise Pascal (1623–1662)

Ce libertin et esprit mondain est à la fois un mathématicien de génie et homme de science (*Traité des sons*, 1634; *Essai pour les coniques*, 1640), mais aussi un homme profondément croyant, un visionnaire mystique.

Les Provinciales (1657)

Les dix-huit *Lettres écrites par Louis de Montalte à un Provincial de ses amis et aux R.R. Pères Jésuites* portent sur deux thèmes majeurs: la question de la grâce et la casuistique. Elles sont une réponse à la condamnation, par la Sorbonne, du théologien Cornelius Jansen et aux attaques dirigées contre les jansénistes. Les *Lettres* ont été rédigées et publiées au fur et à mesure des polémiques entre janvier 1656 et mars 1657, peu après la retraite de Pascal à l'abbaye de Port-Royal-des-Champs. La stratégie des pamphlets est basée sur le regard faussement naïf d'un provincial qui rapporte dans ses lettres les disputes théologiques entre les jansénistes, les jésuites et les dominicains, auxquelles il se trouve mêlé par curiosité. La position du narrateur, en principe témoin impartial et plein de bon sens, comme devrait l'être le public auquel Pascal s'adresse, permet une attaque indirecte contre les adversaires qui pour la plupart se discréditent eux-mêmes par l'immoralité de leur casuistique ou par l'absurdité de leurs argumentations sur les trop subtiles distinctions entre la grâce efficace et la grâce suffisante. La feinte naïveté du provincial qui est une source d'ironie anticipe par son efficacité celle du Voltaire polémiste. Or le sérieux des débats religieux et la gravité existentielle de la problématique donnent lieu à l'indignation. La virtuosité des procédés rhétoriques déployés exprime le pathos de l'homme baroque touché au point le plus sensible de son être – sa foi.

La grâce suffisante (Seconde Provinciale)

La seconde Provinciale résume l'essentiel du débat sur la conception de la grâce : la position respective des jésuites et des jansénistes. Le provincial s'informe ensuite de la doctrine des nouveaux thomistes : pour en avoir le cœur net, il va consulter l'un d'eux au couvent des Jacobins.

Je trouvai à la porte un de mes bons amis, grand janséniste, car j'en ai de tous les partis, qui demandait quelque autre Père que celui que je cherchais. Mais je l'engageai à m'accompagner, à force de prières, et demandai un de mes nouveaux thomistes. Il fut ravi de me revoir : Eh bien ! mon Père, lui dis-je, ce n'est pas assez que tous les hommes aient un *pouvoir prochain*, par lequel pourtant ils n'agissent en effet jamais, il faut qu'ils aient encore une *grâce suffisante* avec laquelle ils agissent aussi peu. N'est-ce pas là l'opinion de votre école ? – Oui, dit le bon Père ; et je l'ai bien dit ce matin en Sorbonne... – Mais, enfin, mon Père, cette grâce donnée à tous les hommes est *suffisante* ? – Oui, dit-il. – Et néanmoins, elle n'a nul effet *sans grâce efficace* ? – Cela est vrai, dit-il. – Et tous les hommes ont la *suffisante*, continuai-je, et tous n'ont pas *l'efficace*. – Il est vrai, dit-il ! C'est-à-dire, lui dis-je, que tous ont assez de grâce, et que tous n'en ont pas assez ; c'est-à-dire que cette grâce suffit, quoi qu'elle ne suffise pas ; c'est-à-dire qu'elle est suffisante de nom, et insuffisante en effet. En bonne foi, mon Père, cette doctrine est bien subtile. Avez-vous oublié, en quittant le monde, ce que le mot de *suffisant* y signifie ? Ne vous souvient-il pas qu'il enferme tous ce qui est nécessaire pour agir ? Mais vous n'en avez pas perdu la mémoire ; car, pour me servir d'une comparaison qui vous sera plus sensible, si l'on ne vous servait à dîner que deux onces de pain et un verre d'eau, seriez-vous content de votre prier, qui vous dirait que cela serait suffisant pour vous nourrir, sous prétexte qu'avec autre chose qu'il ne vous donnerait pas, vous auriez tout ce qui vous serait nécessaire pour bien dîner ? Comment donc vous laissez-vous aller à dire que tous les hommes ont la *grâce suffisante* pour agir, puisque n'ont pas ? Est-ce que cette créance est peu importante, et que vous abandonnez à la liberté des hommes de croire que la grâce efficace est nécessaire ou non ? – Comment, dit ce bon homme, indifférente ! C'est une *hérésie*, c'est une *hérésie* formelle. La nécessité de la grâce efficace pour agir effectivement est *de foi* ; il y a *hérésie* à la nier.

- Où en sommes-nous donc ? m'écriai-je, quel parti dois-je donc prendre ? Si je nie la grâce suffisante, je suis janséniste. Si je l'admets comme les jésuites, en sorte que la grâce efficace ne soit pas nécessaire, je serai *hérétique*, dites-vous. Et si je l'admets comme vous en sorte que la grâce efficace soit nécessaire, je pêche contre le sens commun, et je suis *extravagant*, disent les jésuites. Que dois-je faire dans cette nécessité inévitable d'être ou extravagant, ou hérétique, ou

janséniste ? Et en quels termes sommes-nous réduits, s'il n'y a que les jansénistes qui ne se brouillent ni avec la foi ni avec la raison, et qui se sauvent tout ensemble de la folie et de l'erreur ?

Les Pensées (1670)

L'oeuvre majeure de Pascal se veut une apologie du christianisme. Le manuscrit a une forme fragmentaire de notations plus ou moins élaborées, consignées sur des feuilles de papier de dimensions variables. Recueillies après la mort de Pascal, les notes ont été rédigées en texte par les intellectuels jansénistes de Port-Royal (Arnauld, Nicole, Filleau de La Chaise; 1669–1670). Cette première édition laissant à désirer, plusieurs tentatives de reconstitution ont été réalisées dès le 19^e siècle, entre autres par Léon Brunschvicg (1897), Jacques Chevalier (1925), Henri Massis (1929) qui ont procédé par regroupements thématiques, p. ex.: I. L'homme sans Dieu (L'homme entre les deux infinis, Misère de l'homme, Grandeur de l'homme) II. L'homme avec Dieu (Recherche de Dieu, Preuves de Jésus-Christ, Conclusion, Mystère de l'amour divin; selon le regroupement de Chevalier). Toujours est-il que l'on ne peut faire que des conjectures sur le plan véritable de l'auteur. Continuateur de Montaigne, dont il reprend un certain nombre d'arguments, Pascal se désintéresse de ce qui constitue l'axe intellectuel des *Essais* – l'exploration du moi et du monde. La différence entre les deux penseurs est celle qui sépare l'homme de la Renaissance, qui questionne la réalité tout en constatant les contradictions et ses propres limites, de l'homme baroque qui exploite ces mêmes contradictions pour ramener ses prochains dans le giron de Dieu. Pascal oriente l'argumentation rationnelle vers la preuve de la fragilité de la raison et de la condition humaine à laquelle la religion seule peut donner une justification et un appui solides. L'argument de Pascal en faveur de la foi est celui du pari existentiel basé sur le calcul des probabilités (théorie du jeu). La foi n'est donc pas une certitude gratuite, mais un engagement. La vision pascalienne de l'homme est donc tragique et héroïque en même temps. Le style imagé soutient l'émotion des évocations.

72. *Disproportion de l'homme.* – ... Que l'homme contemple donc la nature entière dans sa haute et pleine majesté, qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'environnent. Qu'il regarde cette éclatante lumière, mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers, que la terre lui paraisse comme un point au prix du vaste tour que cet astre décrit et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'une pointe très délicate à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais si notre vue s'arrête là, que l'imagination passe outre ; elle se lassera plutôt de concevoir que la nature de fournir. Tout ce monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'en approche. Nous avons beau enfler nos conceptions au-delà des espaces imaginables, nous n'enfantons que des atomes, au prix de la réalité des choses. C'est une sphère dont le centre est partout, la circonférence nulle part. Enfin c'est le

plus grand caractère sensible de la toute-puissance de Dieu, que notre imagination se perde dans cette pensée.

Que l'homme, étant revenu à soi, considère ce qu'il est au prix de ce qui est ; qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature ; et que de ce petit cachot où il se trouve logé, j'entends l'univers, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes et soi-même, son juste prix. Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini ?

Mais pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connaît les choses les plus délicates. Qu'un ciron lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes ; que, divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces en ces conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours ; il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature.

Je veux lui faire voir là-dedans un abîme nouveau. Je lui veux peindre non seulement l'univers visible, mais l'immensité qu'on peut concevoir de la nature, dans l'enceinte de ce raccourci d'atome. Qu'il y voie une infinité d'univers, dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le monde visible ; dans cette terre, des animaux, et enfin des cirons, dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné ; et trouvant encore dans les autres la même chose sans fin et sans repos, qu'il se perde dans ces merveilles, aussi étonnantes dans leur petitesse que les autres par leur étendue ; car qui n'admira que notre corps, qui tantôt n'était pas perceptible dans l'univers, imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit à présent un colosse, un monde, ou plutôt un tout, à l'égard du néant où l'on ne peut arriver ?

Qui se considérera de la sorte s'effrayera de soi-même, et, se considérant soutenu dans la masse que la nature lui a donnée, entre ces deux abîmes de l'infini et du néant, il tremblera dans la vue de ces merveilles ; et je crois que sa curiosité se changeant en admiration, il sera plus disposé à les contempler en silence qu'à les rechercher avec présomption.

Car enfin qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout. Infiniment éloigné de comprendre les extrêmes, la fin des choses et leur principe sont pour lui invinciblement cachés, dans un secret impénétrable, également incapable de voir le néant d'où il est tiré, et l'infini où il est englouti.

Que fera-t-il donc, sinon d'apercevoir (quelque) apparence du milieu des choses, dans un désespoir éternel de connaître ni leur principe ni leur fin ? Toutes choses sont sorties du néant et portées jusqu'à l'infini. Qui suivra ces étonnantes démarches ? L'auteur de ces merveilles les comprend. Tout autre ne le peut faire.

94. Il est juste que ce qui est juste soit suivi ; il est nécessaire que ce qui est le plus fort soit suivi. La justice sans la force est impuissante, la force sans la justice est tyrannique. La justice sans force est contredite, parce qu'il y a toujours des méchants. La force sans la justice est accusée. Il faut donc mettre ensemble la justice et la force, et pour cela faire que ce qui est juste soit fort ou que ce qui est fort soit juste. La justice est sujette à dispute. La force est très reconnaissable et sans dispute. Aussi on n'a pu donner la force à la justice, parce que la force a contredit la justice et a dit qu'elle était injuste, et a dit que c'était elle qui était juste. Et ainsi ne pouvant faire que ce qui est juste fût fort, on a fait que ce qui est fort fût juste.

102. Je puis bien concevoir un homme sans main, pieds, tête, car ce n'est que l'expérience qui nous apprend que la tête est plus nécessaire que les pieds. Mais je ne puis concevoir l'homme sans pensée. Ce serait une pierre ou une brute.

103. Instinct et raison, marques de deux natures.

104. Roseau pensant. Ce n'est point de l'espace que je dois chercher ma dignité, mais c'est du règlement de ma pensée. Je n'aurais point davantage en possédant des terres. Par l'espace, l'univers me comprend et m'engloutit comme un point ; par la pensée je le comprends.

105. La grandeur de l'homme est grande en ce qu'il se connaît misérable ; un arbre ne se connaît pas misérable. C'est dont être misérable que de se connaître misérable, mais c'est être grand que de connaître qu'on est misérable.

140. Cet homme si affligé de la mort de sa femme et de son fils unique, qui a cette grande querelle qui le tourmente, d'où vient qu'à ce moment il n'est pas triste, et qu'on le voit si exempt de toutes ces pensées pénibles et inquiétantes ? Il ne faut pas s'en étonner ; on vient de lui servir une balle, et il faut qu'il la rejette à son compagnon ; il est occupé à la prendre à la chute du toit, pour gagner une chasse ; comment voulez-vous qu'il pense à ses affaires, ayant cette autre affaire à manier ? Voilà un soin digne d'occuper cette grande âme, et de lui ôter toute

autre pensée de l'esprit. Cet homme né pour connaître l'univers, pour juger de toutes choses, pour régir tout un Etat, le voilà occupé et tout rempli du soin de prendre un lièvre ! Et s'il ne s'abaisse à cela et veuille toujours être tendu, il n'en sera que plus sot, parce qu'il voudra s'élever au-dessus de l'humanité, et il n'est qu'un homme, au bout du compte, c'est-à-dire capable de peu et de beaucoup, de tout et de rien : il n'est ni ange, ni bête, mais homme.

150. La vanité est si ancrée dans le coeur de l'homme, qu'un soldat, un goujat, un cuisinier, un crocheteur, se vante et peut avoir ses admirateurs ; et les philosophes mêmes en veulent ; et ceux qui écrivent contre veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit ; et ceux qui les lisent veulent avoir la gloire de les avoir lus ; et moi qui écris ceci, ai peut-être cette envie ; et peut-être que ceux qui le liront...

151. La gloire. – L'admiration gâte tout dès l'enfance : Oh ! que cela est bien dit ! oh ! qu'il a bien fait ! qu'il est sage ! etc. Les enfants de Port-Royal, auxquels on ne donne point cet aiguillon d'envie et de gloire, tombent dans la nonchalance.

152. Orgueil. – Curiosité n'est que vanité. Le plus souvent on ne veut savoir que pour en parler. Autrement on ne voyagerait pas sur la mer, pour ne jamais en rien dire, et pour le seul plaisir de voir, sans espérance d'en jamais communiquer.

153. Du désir d'être estimé de ceux avec qui on est. – L'orgueil nous tient d'une possession si naturelle au milieu de nos misères, erreurs, etc. Nous perdons encore la vie avec joie, pourvu qu'on en parle. Vanité : jeu, chasse, visite, comédies, fausse perpétuité de nom.

154. Je n'ai point d'amis à votre avantage. [« Pourquoi me tuez-vous ? Je n'ai point d'armes. – Eh quoi ! ne demeurez-vous pas de l'autre côté de l'eau ? Mon ami, si vous demeuriez de ce côté, je serais un assassin et cela serait injuste de vous tuer de la sorte ; mais puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave, et cela est juste. »]

†

L'an de grâce 1654,

Lundi, 23 novembre, jour de saint Clément, pape et martyr, et autres au martyrologe,

Veille de saint Chrysogone, martyr, et autres,

Depuis environ dix heures et demie du soir jusques environ minuit et demi,
feu.

« Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob, non des philosophes et des savants.

Certitude. Certitude. Sentiment. Joie. Paix.

Dieu de Jésus-Christ.

Deum meum et Deum vestrum.

« Ton Dieu sera mon dieu. »

Oubli du monde et de tout, hormis Dieu.

Il ne se trouve que par les voies enseignées dans l'Évangile.

Grandeur de l'âme humaine.

« Père juste, le monde ne t'a point connu, mais je t'ai connu. »

Joie, joie, joie, pleurs de joie.

Je m'en suis séparé :

Dereliquerunt me fontem aquae vivae.

« Mon Dieu, me quitterez-vous ? »

Que je n'en sois pas séparé éternellement.

« Cette est la vie éternelle, qu'ils te connaissent seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ. »

Jésus-Christ. Jésus-Christ.

Je m'en suis séparé ; je l'ai fui, renoncé, crucifié.

Que je n'en sois jamais séparé.

Il ne se conserve que par les voies enseignées dans l'Évangile. Renonciation totale et douce.

Soumission totale à Jésus-Christ et à mon directeur.

Éternellement en joie pour un jour d'exercice sur la terre.

Non obliviscar sermones tuos. Amen.

François de la Rochefoucauld (1613–1680)

Prince de Marcillac et pair de France, il descend d'une illustre famille alliée aux rois de France. Ses origines le prédestinent à une brillante carrière qu'il ne réalisera jamais: le goût de l'intrigue, de l'aventure romanesque le poussent à embrasser la cause de Mme de Chevreuse contre Richelieu, celle de Mme de Longueville, son amante, contre Mazarin, celle de la Fronde contre le jeune Louis XIV. Grièvement blessé, déçu et amer, il est obligé de se retirer, en 1652, sur ses terres, d'où il ne lui est permis de regagner Paris qu'en 1656 et la cour royale qu'en 1659. Au salon de Mme de Longueville qu'il avait fréquenté avant la Fronde succèdent ainsi ceux de Mlle de Scudéry, de Mlle de Montpensier, Mme de Sablé et de Mme de Lafayette, son amie.

Maximes et sentences morales (1664, 1665)

L'oeuvre fut commencée probablement durant la retraite forcée de La Rochefoucauld. Elle résume l'expérience sociale et culturelle des salons: elle excelle par l'art du portrait et de l'analyse psychologique, mais aussi par l'art du mot d'esprit efficace. La sensibilité baroque se reflète dans le jeu de l'apparence et de la réalité que l'analyse psychologique démasque, elle fait partie du goût de l'analyse morale, proche de la casuistique, elle se manifeste dans la volonté de donner aux jugements fragmentaires une portée générale, universelle. Par ce trait, mais aussi par sa facture équilibrée, réduite à la sobriété de l'essentiel, la maxime larochefoucauldienne touche, également, l'esthétique du classicisme.

26. Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement.

27. On fait souvent vanité des passions même les plus criminelles ; mais l'envie est une passion timide et honteuse que l'on n'ose jamais avouer.

28. La jalousie est en quelque manière juste et raisonnable, puisqu'elle ne tend qu'à conserver un bien qui nous appartient, ou que nous croyons nous appartenir ; au lieu que l'envie est une fureur qui ne peut souffrir le bien des autres.

29. Le mal que nous faisons ne nous attire pas tant de persécution et de haine que nos bonnes qualités.

30. Nous avons plus de force que de volonté ; et c'est souvent pour nous excuser à nous-mêmes que nous nous imaginons que les choses sont impossibles.

31. Si nous n'avions point de défauts, nous ne prendrions pas tant de plaisir à en remarquer dans les autres.

62. La sincérité est une ouverture de cœur. On la trouve en fort peu de gens ; et celle que l'on voit d'ordinaire n'est qu'une fine dissimulation pour attirer la confiance des autres.

67. La bonne grâce est au corps ce que le bon sens est à l'esprit.